

BABEL

PETITS RÉCITS ET AUTRES SÉISMES



C É G E P D U V I E U X M O N T R É A L

Graphisme du titre en couverture: François Leclerc, 1995

Illustration de couverture: Stéphanie Leblanc, 1999

BABEL^{N°9}



PETITS RÉCITS ET AUTRES SÉISMES

Métamorphose

Je suis toujours enthousiaste de présenter les textes des étudiants qui, à la fin de leur première session en création littéraire, voient leur poème ou leur récit publiés. Certains d'entre eux n'en sont pas à leur première expérience; leur désir d'écrire et d'être lus s'est manifesté bien avant leur arrivée dans le programme Arts et Lettres.

L'exercice n'était pas simple. Chacun partait d'un sentiment, d'une émotion, d'un événement pour le métamorphoser en un texte de fiction. Ce passage de la réalité à la fiction est en soi une métaphore de la venue à l'écriture.

Je suis touchée par leur force fragile où s'exprime, vous le constaterez en lisant leurs textes, une volonté de puissance.

Carole David

POÈMES

Marie Auger-Méthé

Bouillon de consommé platonique

Mollement tu t'enfuis
Tu glisses vers l'au revoir
Notre première rencontre n'était
Que les balbutiements
D'une longue attente
Froid comme ton Islande
Tu me fais fondre comme tes Icebergs
Ridicule je gîte dans tes vagues
Pourtant il n'y a pas eu d'orage
Pas de siphon pour m'engouffrer
Je suis sans corps
Les gars ont leur pute de service
Celle qu'ils peuvent dénigrer
J'ai été votre pute de cœur
Vous m'avez tous passé dessus
Avec vos bouches assoiffées de sang
Mais pas de chair
Je suis ton ange
Un ange déchu de son impatience
Je suis ta confidente
Celle qui t'aime sans retour

Je ne veux pas planer dans les nuages
Je ne veux pas transpercer
Je veux que tu me perces
Je veux être lourde de ta sève
À petites puffs, tu m'offres le suicide communautaire
À petits compliments, tu tues toute ma force
Sois capitaliste de moi
Sois ogre de ma chair

Stéphanie Blaquière

Glace à la vanille

Le vent comptine
parc noirci par l'ennui
l'enfant saute, la marelle éclate
Pied au sol, pied au vent
glace à la vanille sa bouche tire-bouchonne
les paroles en boucles
boucles qui ronronnent
la lèvre en haillon
Pied au sol, pied au vent
glace à la vanille
Garçon aux pensées gercées
l'innocence écorchée
l'enfance en lambeau
morceaux de peau de papier
épiderme de satin
de satin flétri
en satin meurtri
Pied au sol, pied au vent
soie qui ondule
Sa langue se mutile
île de chair trempée
l'innocence s'écorche
écorchure si pure
Le sourire moqueur dents qui culbutent
La gamme pirouette

Pied au sol, pied au vent
pirouette qui se détache
pirouette qui se rattache
sa mâchoire s'effrite
Pied au sol, pied au vent
sourire moqueur
Marelle effacée corde qui danse
vulgarité luisant sur la chaussée
gouttes qui se tortillent
chaussée qui brille
Gamin dont le ballon se noie
noyade
asphyxie d'un instant
marelle qui s'efface

Alexandre Campeau-Vallée

La mort de l'être

31 octobre 19..

Deux silhouettes parées du carnaval de l'oubli
épousent l'air qui pèse sur leurs corps travestis
Leurs corps costumés sur l'infini du trottoir humide,
paradent dans l'haleine brumeuse de l'automne.

Le soir se meurt sur l'achèvement de la fête
Citrouille

Ils marchent trop sur ce béton éternel
Le bois ne parle pas autant que la rue muette

Affublement irréel intègre de superficialité
État omniprésent de leurs regards
sur la matérialité

Ils entament un stationnement
d'arbres à lunes
Visage noir aux rides jaunes et blanches
c'est Dieu.

*

Il immobilise leur état
où les doigts du temps spiritualiste
constellent la noirceur sublime de la nuit.

Exil

Leurs corps les portent
où la main des saisons
a semé les grains d'ivresse, sable des astres gelés

Leurs pieds battent les tempes givrées
de ce béton éternel
sentier gris du néant urbain
Éveil nocturne

**

Leurs parures festives ont glissé de leur enveloppe charnelle,
les barreaux de la normalité se dressent devant leurs yeux.
Leur crâne, geôle de l'esprit
est prisonnier de la lumière absolue

Leurs corps s'incarnent dans
le cachot
du béton

La mort de l'être...

Un nuage de l'aube
danse dans l'aquarium de l'amour
Geôle de l'esprit
aux vitres affublées intègres de superficialité
Des mélodies inconnues
fuient des lèvres de l'incompréhension,
pour échoir sur le vide fixé par leurs yeux
Leurs yeux
Fenêtre de la normalité

La mort de l'être...

L'Âme du devenir universel
Vague spasmodique,
S'éventre contre les falaises de l'inconscience humaine.

Laurence Cormier

Global

Par son œil je vois mon corps perdre pied à la terre
Mon crâne se heurter à la pesanteur des choses
Je vois ma chair se verser au travers du chemin
La tête entre les mains
L'âme au loin

Je vois la terre comme un oiseau
Et je vois tour à tour son tout et sa rondeur
Je vois l'auréole du temps figer l'orage
L'infini se blottir blanc dans l'espace
Je vois tous les mirages s'animer
Je vois l'eau se détourner de la forêt qu'elle décore
Je vois la chevelure du monde se parer d'aurores boréales
Je vois l'aube et le crépuscule à la fois
Je vois la couleur plus dorée du matin
Les astres rougir l'azur qui déteint
Je vois chaque homme errer au bord du bois
Je vois chaque homme chercher l'or du temps
Je vois chaque image de la femme adorée
Je vois le monde par son œil
Basculer de l'ombre à la lumière
Je vois tout à coup tout briller
Chaque trou de l'espace s'éprend de lumière
Chaque regard a le reflet heureux
Chaque éclair mire ma vie et mon visage

Ma mort dans ce miroir devient évidente
J'admire ma chute comme une fente dans l'air
Et ni la terre ni la mer ni le ciel
Ni le bruit que font les hommes en tombant
N'ont eu autant d'éclat
Qu'en ce jour où je meurs

Renaud Jean

En l'octobre solitude

J'avance à ras de sol à tes côtés
noyé dans l'ombre de ton corps
j'avance la tête coupée les yeux
comme deux lampadaires éteints

les minutes coulent dans l'encrier
en l'opaque de la nuit où l'aiglon
offre une rafale de taloches
à nos visages

ainsi nous marchons mon amour
dans un silence de Grand Nord canadien
où mon cœur est une machine à laver
qui tourne retourne tourne et retourne
les draps sales de nos vies entremêlées

je te sais plus jolie que l'aurore
qu'un soleil dérapant sur le ciel
pour cogner les montagnes et laisser
tout son sang de lumière
sur le paysage

puis la marche à l'amour ralentit
tu t'arrêtes te retournes vers moi
avec tes yeux de lucioles palpitantes
avec ta bouche de fond de ciel

et je suis là devant toi les bras lâches
mon désespoir-sourire agonisant
pendouillant pendouillant
au crochet rouillé de ma figure

il fait un silence fou de grande cacophonie
j'ai les tympan fragiles à tes paroles
ô femme aphone tes néantiques paroles
à zéro décibel sous mon orage au cœur

je bois dans tes yeux à grandes lampées
toute la liqueur forte de ton non-amour
sale ivresse pour l'ivrogne que je suis
au bout du cul-de-sac de nous deux

me tournant le dos tu repars vers l'ailleurs
dans ta lenteur torturante tu m'abandonnes
à l'asphalte qui me sert de socle
comme une seule statue sur cette rue

ta silhouette floue femme se dilue
à mes pleurs pompés à mon corps-puits
montés au carrefour des prunelles et de l'air
ici qui débordent pour toi ma belle nomade

en l'octobre solitude venteuse
l'automne arrache aux branches
les avions de feuilles qui glissent
sur les trottoirs partout vers l'avenir

la pluie s'abat sur mon corps étale
au désert plat de ma vie
sans les dunes de tes lèvres
sans les dunes de tes seins

cette maladie d'être sans toi dégringole
comme un mauvais alcool dans ma gorge
me voilà saoul de ton absence me voilà
qui chancelle et choit sur l'asphalte

avec mon visage comme un fleuve
avec mes bras de branches d'arbre
je garde les yeux ouverts
sur le trou sans fond du ciel de la nuit
ta non-présence coincée dans la gorge.

Martin Labrosse

Comme lisent les grands

Sous mon ventre, le tapis
Beige
Est un lit douillet.
Lui et moi seulement : mon père
Seul avec moi au chalet.
Un peu ailleurs peut-être
Tous les deux,
Chacun son livre – la fiction
De son âge.
Lui lit comme lisent les grands,
Lui considère
Les pages longuement.
Homme admirable, il sait les choses
Dont je n'ai pas soupçon, moi
Qui suis dans la Licorne avec
Tintin,
Qui suis sous l'eau.

Seul maintenant,
Je respire avec peine,
J'ai froid.

Sauvé des requins par
Papa qui me jette,
Comme une vague,
Sur le rivage, et qui
Rabat sur moi
Les draps embrasés du confort.

Cette plage:

Un salon au fond d'un lac,
Un lac froid d'eau bruyante,
Un lac plaintif, un lac
De neige tourbillonnante.
La lampe est un soleil,
Cependant que la nuit et la tempête narguent
Les fenêtres. La lampe
Est un soleil doux,
Lumière subtile éclairant
Nos visages et l'univers
De Tintin et
Des grandes choses
Que lit mon père.
Et le feu, s'il s'éteint?
Si les fenêtres cèdent?

J'ai un peu peur de
La tempête quand
Je sors à nouveau
Des profondeurs marines.
Mon père lui ne tremble pas
À la voix du vent.
Il est l'abri
D'un tiède après-midi,
L'unique certitude

Contre qui je blottis
Mon cœur frêle et mon corps.

Il tient dans l'état de ses mains
Le trésor attendu,
Le secret bientôt livré.
Il tient le monde imaginé
Dont j'ai ma part enfin.

Caroline Lalanne

Drrring!

Anna, mon amie
Pourquoi as-tu cette tête?
Tu ne sembles pas danser
sur la piste.

Est-ce parce que
ta piste est loin
ta famille est loin
ta Suède est loin ?

Nej!
Me dis-tu.

Elle a des
Doutes
Elle veut dire
quelque chose.

Je ne comprends
pas
Ou peut-être
je ne veux
pas
comprendre.

Elle aime la
féminité la
gent féminine.

Éclair
Ai-je bien
compris ?

*Katerine, do you
think there is
something possible
between
us ?*

Je ne comprends
pas
Ou peut-être
je ne veux
pas
comprendre.

Elle s'approche
me regarde
M'
EMBRASSE!!!

Une statue
de marbre
court
Je suis
figée
sidérée
stupéfiée.

Elle a pris
mon masque,
ma carapace,
et
elle l'a
lancé à la
foule comme un
Steak
lancé aux piranhas.

Drrring!
La réalité...

NON!

Je file
à mon cours
Je tremble comme un
animal auquel
on a enlevé
ses défenses,
son panache.

*Pourquoi
moi ?*

*L'hautboïste asthmatique
grosse
gonflée à la cortisone
blanche comme une pilule*

*laide comme une bactérie...
Qu'est-ce qu'elle
me veut?*

*Je suis
faite
pour la musique
je n'ai pas le
temps pour
l'amour.
J'ai beaucoup de temps à
reprendre.
Je suis en
retard.
Qu'est-ce qu'elle
me veut?*

*Je déteste
le sexe
c'est flasque
c'est laid
c'est humide
c'est faux
c'est un plaisir
malsain
c'est trop
physique.*

*Je déteste
me faire
toucher.
Les médecins
auscultent,
les autres
touchent,
les autres se font
frapper.*

**Cette Katerine
ne vivra
pas
longtemps
On ne peut
être la musique
on peut
être musicien
être sain
S'arrêter de vivre
au détriment
d'un art
c'est
l'esclavagisme
la folie
l'irresponsabilité.**

**Un humain fait de la
musique un art
un praticien fait des
notes des sons
déshumains.**

**La musique des compositeurs
morts ne l'est pas
seul
le musicien
VIVANT
fera de la
Musique.**

Maude Ménard-Dunn

Cri

J'ai regardé l'enfant au
café
Que son père retenait dans
son roc

Et j'ai pensé que dix ans
s'étaient écoulés
Et que je ne voulais
prostituer ma perte

Pour être encore
Nue, incendiée
Dans ta miséricorde

Pour m'effriter encore dans
Ces dix années
De clandestinité
Comme otage du deuil

Car je ne vois rien au large
De ma plaie

Seulement
Dix années
De baigne

Dix années
En flash-black
Et ta moelle pendouillant
Sur la chaise

Dix années

Pendues

Évincées

Redonne-moi mes ailes

Rebâtis mes châteaux de

Sable

Dix années à me

demander

Qui de nous deux

Est le cadavre

J'ai regardé l'enfant au

café

Que son père retenait dans

son roc

Alex Piché

Veines

Une otage des passions
a déchiré les étoiles
un sourire aux poignets
entre les quatre murs de son monde

Le corps vidé
les guerres se noient
bain rouge
d'un exil attendu

En le miroir d'une lame
amants mari enfants
hommes qu'elle a trop aimés

Draps d'ébène

J'ai fesses au froid
sur un nom en pierre
et pieds à l'aise
contre un drap d'ébène

Des maquillages coulants
remplissent des ornières
laissées par ce jour
quand moi
j'ai barbe de trois nuits
et blancheur de vin
au-dessus de parapluies noirs
s'étirant alentour
d'un nid de larmes

Une fleur dans une main
un baiser de l'autre
les gens font la file
pour un dernier souvenir

J'attends d'être seul
avec celle d'où je viens
une nausée dans les dents

Puis les parapluies nous rendent l'orage
et je danse une valse
avec ma décharnée cavalière
sablant de ma joue riante
son crâne sculpté par les crises

Elle claque dans mes bras de rosier
blanche
fragile
pleurant à mes rires
qui essaient
de l'excuser

Maxime Robert-Lachaine

Folie sociale

L'odeur enivrante
du haschisch en fumée
étouffe l'écho
de ma raison

L'œil du *Big Brother*
me fixe de travers
m'hypnotise avec son verre
correcteur des pensées
liquid paper des
horreurs du passé

Les imbécillités de la télé,
opiacées pour démunis,
perdent leurs effets sédatifs

La fureur de mes erreurs
qui emporte mon cœur
plonge mon âme
dans l'amertume des souvenirs
Des clichés mnémoniques
aussi apaisants
qu'une lame
d'un couteau tranchant
les capillaires, les veines, les artères

Sous ces tortures
du monde de la réalité
Mon esprit tordu

tente de se libérer
de la société esclave
d'une sécurité opprimante
anéantissant les idées
J'explore les dédales
d'une folie vierge

J'ai fui
J'ai fui la folie
J'ai fui ma peur
du souffle de mon Big Brother
Qui sent la sueur des travailleurs
Qui chante le bonheur des exploités
Qui siffle tel le serpent sifflant
les airs des ères de guerre

Mais si on écoute
les oreilles fermées
et les yeux éveillés
pour ne voir
que la vérité
On y entend
la plainte des opprimés
le gargouillement des affamés
les cris de l'injustice

Pourtant j'y vois
des luttes armées
en mission de paix
Des élections sans droit de vote
Des manifestations sans droit de parole
Un avenir sans droit à la vie
L'incompréhension s'empare
de moi
Demain
le monde aura
changé de couleur
car le verre
de la télé
est teinté
d'un vert assoupissant
d'un vert argent
Ce qui me restait
de sain
s'est envolé
rejoindre les anges
dans le paradis
où la folie est seule vérité
et la raison est aliénation

RÉCITS

Sophie D. Létourneau

*La fois où Éric a dépuclé
pour son plus grand plaisir
la jeune et charmante
Sophie*

J'avais seize ans depuis quinze jours. Il avait dix-neuf ans depuis longtemps.

Sous des draps avec des petits grumeaux de coton, moi à gauche, lui à droite, on était dans son lit *queen*. On chuchotait, on riait en s'étouffant. En fait, moi, je riais et lui, il contait les farces. Sur les murs blancs de sa chambre pendaient un poster d'Astro le petit robot et une sérigraphie de graffiti.

C'était la nuit; toute la maison dormait. Pas nous. On avait pris le dernier autobus, la dernière 54. On arrivait d'en ville; on s'était amusé comme des malades.

Tout ce qu'on entendait, c'était son père tousser et sa canne cogner au plancher quand il se levait pour aller aux toilettes.

Éric me flattait maintenant les jambes avec ses jambes.

— T'es vraiment belle!

— Je fais pas exprès...

J'ai pensé à Mille Milles et je me suis cachée. «Elle ne sait pas qui je suis, et elle se déshabille devant moi, et la nuit, quand nous dormons, elle met ses pieds sur moi. Je me réveille avec son visage sur mon visage et j'en deviens comme aveuglé. Elle ne sait pas qui je suis. Elle ne sais pas que je suis obsédé par le sexuel. La pauvre oie! Si elle savait!»

Il m'a pris dans ses bras, comme un ami. Ses bras étaient doux et ses draps sentaient les frites; son cou sentait le musc et il avait des taches de rousseur sur le dos.

J'aimais quand on se battait et que vaincue, sous les draps, en petit bonhomme par-dessus moi, il me parlait en riant.

— Veux-tu coucher avec moi ? Juste une fois...

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que Michelle.

En partant à l'autre bout du lit, il m'a tourné le dos et s'est tu pour la nuit. Je me suis approchée et j'ai tapoté son épaule.

— Voyons, *man* ! Faut s'endormir en se disant des niaiseries ; c'est ça dormir chez un ami !

Il était un garçon et j'étais un vagin ; on ne pouvait pas faire comme si on était amis, qu'il m'a répondu.

Il m'a donné son toutou (Sylvestre) et est parti dormir à côté, en laissant la porte ouverte.

Je me suis levée et j'ai marché, nu-pieds, vers le salon. Il ne dormait pas. Je me suis couchée contre lui. On était serré mais on était bien. Il m'a dit qu'il voudrait toujours ce que je ne voulais pas. J'ai dit que maintenant je voulais.

Il s'est levé. Je l'ai suivi. Je me suis couchée sur le lit, sur le dos, en me disant qu'après, je serais débarrassée.

Il a commencé par me flatter. Me flatter le ventre et les jambes. M'embrasser la bouche. M'embrasser le cou. Cinq minutes plus tard, c'était le *in and out* dont je suivais le déroulement distraitemment ; la tête tournée vers les chiffres rouges du cadran, je pensais à Michelle.

Pauvre Michelle qui l'aime. Pauvre Michelle sa blonde. Son poisson.

— Attends que je dise à mes amis que j'ai couché avec une belle fille comme toi!

Et il a continué, comme une machine à coudre.

On avait les yeux fermés. Moi, c'était pour pleurer. Lui, c'était pour se concentrer.

— T'es vraiment confortable!

C'est ma fierté, *man*.

Le lit grinçait. Il m'a montré les barreaux. M'a dit qu'il m'y attacherait les poignets la prochaine fois.

Ouin, c'est ça!

Je pleurais.

2:14. Les chiffres ont changé.

À un moment donné, il a éjaculé et fait jouing-gue-jouing une dernière fois dans mon vagin. Ça sonnait comme du fromage en grain. Il s'est retiré et m'a donné un mouchoir. J'ai demandé pourquoi. Il m'a dit de prendre une douche, que j'allais voir.

J'ai pris une douche. L'eau était chaude sur ma peau. Je grelottais.

Je suis retournée près du lit. J'avais comme un cratère dans l'utérus. J'avais mal. Je voulais partir NOW et TU-SUITE. Il a ri de moi. Il voulait pas.

Il m'a dit: «Comment ça te fait d'être ma maîtresse?»

C'est tout un honneur, *man*.

Mon premier fusil

J'aurais voulu porter cette forêt comme un tatouage, une cicatrice en forme de risque au milieu des blessures de mon pays. Cousin et moi avons su très vite que nous aurions à y aller, même si elle était violemment sombre et interdite. Je dois vous dire qu'à l'automne 92, on interdisait aux enfants de notre banlieue de Sarajevo tout ce à quoi on pouvait penser et qu'ensuite, ces règlements étaient presque tous violés par cousin et moi. Voyez-vous, contrairement à tout le monde, nous savions qu'il existait un refuge que nous pouvions visiter secrètement: nous avons découvert le Grand-Nord canadien en lisant *Croc-Blanc*, nous le cultivions maintenant loin des horreurs ambiantes, bien au chaud dans cet espace réel qu'était notre imaginaire. Nous passions là tout notre temps. C'est comme ça, je crois, qu'on s'est évité la folie.

Nous nous étions donné jusqu'à onze ans pour devenir riches et il ne nous restait plus beaucoup de temps. Mais nous avons un plan: d'abord, aller dans la forêt et inventer trois épreuves qui nous transformeraient en vrais aventuriers. Les deux premières servaient de préparation. À la troisième, par contre, nous allions attraper un Indien local et le forcerions à nous révéler sa planque de fourrures. Alors nous deviendrions riches. Ça allait de soi.

C'est pour ça que, ce jour-là, alors que nous entrions dans la forêt, la peur pétillait pas mal dans nos ventres. Je regardais les sapins qui se penchaient sur nous comme des menaces et j'ai essayé de deviner la première épreuve. Avec ma voix de sorcier, j'ai dit: «Les futurs aventuriers devront capturer un louveteau dans la tanière». La tanière consistait en un trou terreux où nous croyions qu'une louve cachait des petits. Quant au louveteau, nous allions le dérober grâce à une vieille astuce mohawk de notre cru.

Cousin savait imiter le bruit des petits loups: il s'est approché de la tanière en grognant comme un enfant sauvage. La mère est sortie la première et, derrière, suivait le plus intrépide des bébés. Je l'ai attrapé en un bond, retenu mon souffle et j'ai couru à

toutes jambes en le serrant bien ferme. Je l'ai lancé ensuite à cousin qui avait pris soin de monter en haut d'un arbre ; il me l'a renvoyé et nous avons inventé un nouveau football qui nous a bien plu. Au milieu, la louve essayait de l'attraper : elle avait l'air d'un manteau de fourrure hyperactif. Ça nous a fait rire, cousin et moi, et, très vite, le louveteau a ri avec nous. La louve s'est vite fatiguée de nos jeux de passes et elle est retournée se coucher pendant que nous fuyions avec son fils.

La deuxième épreuve allait devoir faire mal, je le sentais.

Le petit a vite eu faim. Je n'en ai pas douté car il me l'a dit lui-même, tout délicatement, dans le creux de l'oreille. Il m'a dit : «Soyez courageux et animaux. Laissez-moi manger vos pouces pour la deuxième épreuve.»

Je n'ai jamais eu le choix. Ma main s'est avancée précieusement vers sa gueule chaude. Ses petites dents ont d'abord découvert la chair rouge et grasse de l'extrémité du doigt. Puis elles ont fait sortir le sang qui a coulé en gros pétales rouges sur la poussière de la terre bosniaque. Il faisait des plop-plops très amusants lorsque mon os s'est séparé en deux. La douleur m'a plissé la gorge et a fait tourner mes yeux mais, je le précise, **NE M'A PAS FAIT PLEURER**, contrairement à cousin qui a dû se cacher en haut d'un arbre pendant que le louveteau grignotait les restants de son doigt. Je savais secrètement que j'étais plus aventurier que lui.

L'échec de notre mission vient peut-être du manque de courage de cousin. Ou peut-être vient-il de mon habitude de faire semblant d'être un vrai sorcier. Je ne sais plus. Je sais seulement qu'une fois notre douleur passée, nous nous sommes lancés, avec notre nouvel ami, à la poursuite de l'Indien. Notre chemin a pris fin devant une clôture. De l'autre côté, des voix plaintives, extralunaires, des corps amaigris qui agonisaient, nus dans l'automne. Des corps de Musulmans, on le savait, condamnés aux camps d'extermination par les Croates. Et les Croates, c'était nous.

J'ai vu notre loup s'enfuir. J'ai regardé cousin et nous sommes repartis à la maison.

Sur le chemin du retour, cousin a brisé le silence: «On n'ira plus au Canada, d'accord?» J'ai fait oui de la tête.

Le lendemain, j'ai eu mon premier fusil.

Ben *red* de peur

La gare s'ouvre et avale le train, vieux, grinçant de fatigue. La cohue se précipite hors de l'engin, semblant de bois et d'argile aux côtés du TGV déjà garé, s'enfrite au McDo, tout graisseux des grumeaux de foule coincés aux commissures de l'entrée, puis s'engouffre dans les nombreux tramways se frottant aux trottoirs sous le soleil, globules multicolores sillonnant les artères de la ville d'Amsterdam.

Mon lourd sac à dos m'empêche de suivre les mouvements précis de la foule où je baigne et que j'observe avec fascination. Des individus, tout aussi libres que moi dans l'heure de pointe matinale de la gare, me lorgnent de partout, et, soudainement pris de vertige, je comprends que je dois être aussi visible qu'une montagne dans le vent, aussi gros que le mont Tremblant dans ce vent sifflant le néerlandais. À peine ai-je réussi à faire quelques pas décidés en direction de la sortie, qu'aussitôt je suis apostrophé par ces hurluberlus qui me tendent des tracts, des forfaits vacances, et toutes sortes de bidules qui chantent, brillent, fument et m'étourdissent davantage. Des indigènes au visage troué et tatoué flânent parmi les touristes, les mains volantes et les pupilles comme des grosses pépites. Je suis un touriste... et je regrette d'avoir oublié ma tenue de safari; j'ai l'impression de nager dans un essaim de mouches blondes.

Hors de la gare, tout semble plus tranquille, moins oppressant. Enfin... Je jette un regard sur le seul dépliant que j'ai eu le courage de prendre des mains d'un de mes assaillants, et suis le plan, simple et court, qui est censé me conduire à l'hôtel indiqué. Une fois encore je regrette mon uniforme de brousse, tout au moins une machette bien effilée, qui m'aurait aidé à franchir les épais nuages qui embaument les rues ceinturant les nombreux *Coffee Shops*. Le Red Light, quartier scintillant de vitrines, bustiers et porte-jarretelles, n'est encore illuminé que par le soleil, bien haut dans le ciel plat.

Les rues sont étrangement désertes. Des ombres coincées dans les ruelles sifflent et s'enfuient à mon approche. Un vieil homme naufragé sur sa bicyclette, sur un petit pont franchissant un canal, avec des roches dans les cheveux, de la mousse dans les

yeux et une cheminée dans la bouche, me tend les mains et m'interpelle dans un jargon que je devine narcotique. Aussitôt, un grand balafre se presse hors d'une ruelle et s'adresse au vieil homme en français, ce qui me surprend; je ne bouge plus.

— Je lé veu lé premier! qu'il lui dit, sévèrement.

Le balafre se tourne vers moi. Il gesticule nerveusement et se met d'abord à me parler italien, puis anglais, russe ou chinois, je ne sais plus... Je réussis à bredouiller français, puis me reprends en anglais; j'hésite. Toutes sortes de propositions loufoques sortent de sa bouche légèrement pincée par sa cicatrice, dans un français craquant. Il m'arrache le dépliant des mains et dit, en crachant, qu'il connaît bien l'hôtel. Il me fusille des yeux et j'entends l'épave à bicyclette ricaner nonchalamment, entre deux nuages de fumée. L'éclaté devant moi le rabroue violemment, le poing bien haut. Mon cœur a de plus en plus de misère à mâcher mon sang, qui s'épaissit comme ma salive. Je vois déjà le quartier *red* dans ma peur, et dans les yeux de Scar Face. Des postillons acides me bombardent le visage et le grand balafre s'impatiente, essayant de m'entraîner par le bras vers l'hôtel que je cherche, secouant frénétiquement le dépliant qu'il m'a pris des mains. Je me déprends et lance mes talons dans le sens inverse de son invitation. Brillant de folie, il plonge une main dans son veston; sa tête, comme un périscope, scrute les alentours. Un mur freine ma retraite. Je me retourne sur ma droite pour fuir, mais je m'écrase contre une voiture que vient tout juste de vomir une ruelle et qui s'est arrêtée en travers de la rue.

Tout se fige...

Le balafre est accoté au mur, les mains dans les poches, et me sourit en un rictus sournois. La vitre de la voiture descend lentement, trop lentement, et un képi apparaît, se balançant pour bien voir, et moi, et Scar Face, et la vieille épave à bicyclette. La scène est claire.

— *Get away from him*, qu'il me dit en pointant du nez l'éclopé, he's a robber...

Le képi remonte ensuite la vitre et s'éloigne de la scène. Le balafré me regarde toujours, agitant le dépliant devant sa tête, un sourire venimeux lui rongant les lèvres.

J'ai voulu noyer ma sœur

Je sentais qu'il allait se passer quelque chose ce jour-là. Je savais pas quoi, mais il fallait que ça arrive parce que j'étais tanné de l'endurer. Quand on est arrivé chez grand-maman, Marie était encore plus énervante que d'habitude.

Marie m'avait toujours tapé sur les nerfs. Elle chialait tout le temps. À cinq ans, moi, je pleurais plus pour rien. J'avais sept ans à ce moment-là. J'étais un grand garçon et j'étais toujours obligé de faire ce que j'aimais pas parce qu'elle, elle aimait ça et il fallait pas la faire pleurer. Je détestais la piscine. Marie, elle, en raffolait. Alors il fallait se baigner. C'était tant pis pour elle si elle se noyait.

Maman parlait avec grand-maman et elle prenait son temps. Marie avait tellement hâte d'aller dans l'eau qu'elle avait mis son ballon elle-même. Après, elle est allée demander à maman si c'était correct. Maman a dit: «Oui, oui, Marie...» Elle avait l'air impatiente. Marie était bien contente et elle a sauté à l'eau. Je la regardais nager et je la trouvais pas bonne. Tout à coup, son ballon s'est détaché et elle a commencé à se débattre. J'ai fait le saut parce que je m'attendais pas à ça, mais j'étais content de voir que ma sœur allait se noyer toute seule sans que j'aie à le faire moi-même...

Elle me regardait avec son air paniqué et elle voulait sûrement que je l'aide. Moi, je voulais pas. Je la regardais essayer de se rendre jusqu'au bord, mais elle était pas capable. Elle aimait tellement se baigner, pis là, j'étais sûr qu'elle allait détester l'eau... si elle se noyait pas.

J'aurais dû l'aider, mais, sérieusement, qu'est-ce qu'un enfant de sept ans peut faire? De toute façon, j'étais figé. Je regardais Marie et j'avais hâte qu'elle coule. Elle avait plus de force, elle aurait bientôt calé et j'aurais eu la paix. Elle criait pas, elle avait plus de souffle, elle avalait plein d'eau... Encore quelques secondes et plus de Marie!

Mais maman a vu la scène... Elle a sauté dans l'eau tout habillée et a sorti Marie. La scène était au ralenti, comme dans les films avec Arnold Schwarzenegger. Mais là, y a rien qui explosait. C'était juste ma sœur en train de se noyer. Et ma mère qui sautait dans la piscine pour essayer de la sauver... Il y a eu un gros «sploush» et de l'eau partout. Grand-maman était très énervée, mais ne bougeait pas. Je faisais pas un geste moi non plus. Je voulais rien faire.

Marie est pas morte ce jour-là. Maman a tout gâché. Je vais devoir continuer de lui tirer les cheveux et de briser ses jouets préférés jusqu'à ce que quelque chose d'autre lui arrive. Je l'aimerai jamais cette sœur-là. Pourquoi il a fallu que ce soit elle ma sœur? Et le pire dans tout ça, c'est qu'elle aime encore se baigner...

*Mon berceau s'adossait à la bibliothèque,
Babel sombre où, roman, science, fabliau,
Tout, la cendre latine et la poussière grecque,
Se mêlaient. J'étais haut comme un in-folio.*

Charles Baudelaire, *La Voix* (extrait)

Ce neuvième numéro de *Babel*, recueil de textes littéraires d'étudiants du cégep du Vieux Montréal, est publié par le CANIF, dans le cadre du cours «Atelier de création littéraire». Professeure: Carole David.

© Tous droits réservés aux auteurs et au CANIF, le Centre d'animation de français du cégep du Vieux Montréal.

Renseignements: (514) 982-3437, poste 2164

Dépôt légal: mai 1995

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression:

Centre de production de l'écrit du C.V.M.
(4053)



Cégep du Vieux Montréal
255, rue Ontario Est
Montréal (Québec)
H2X 1X6

Marie Auger-Méthé
Stéphanie Blaquière
Alexandre Campeau-Vallée
Laurence Cormier
Renaud Jean
Martin Labrosse
Caroline Lalanne
Sophie D. Létourneau
Laurent Lussier
Maude Ménard-Dunn
Alex Piché
Jean-Christian Pinson
Maxime Robert-Lachaine
Marie-Hélène Tremblay